

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 19

Artikel: La chambre de Béranger
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ai fellié que mé dïant : Patet !
 Lau repondo : Su pas pressâ ;
 La rêsse m'a de : Mâria-té,
 Et lo moulin : N'té mâria pas !

Portan iâmo prâu la Jeannet,
 L'a pou d'ardzein , mà l'a bon tieur ,
 Et de l'esprit dein son bounet,
 Crâyo que farâi mon bounheur ;
 Diantre sâi fé de elliau dou bets
 Que seins ardzein on ne pâut niâ :
 L'é beau et bon stu mâria-té,
 Mà seins lo sou n'té mâria pas !

L'ein é que sé bourlant lé dâi,
 D'atteindre mé n'ant pas lesi ;
 L'é bin lau dan, oï ma fâi !
 A ci djù n'é pas tot plliési,
 La fenna gratté son berret,
 L'homme ne fâ que bordena :
 La rêsse desâi : Mâria-té,
 Et lo moulin : N'té mâria pas !

L. FAVRAT.

Nous attirons l'attention des maris sur l'article qui suit et principalement sur ses dernières lignes qui sont tout simplement un défi. *Répondez si vous l'osez !* Voilà ce que semble leur dire assez positivement une plume féminine. Eh ! bien, nous aimons à croire qu'il est parmi nos lecteurs de nombreux et bons maris qui ne voudront pas laisser peser sur eux les accusations de notre correspondant, et qu'un d'entre eux, au moins, prendra la plume pour lui répondre. Nos colonnes lui sont ouvertes. — Que la lutte soit douce !...

Avant et après.

III.

Il nous serait facile de tracer encore quelques tableaux sur les causes des déceptions de tant de jeunes femmes qui avaient cru que la perfection existait sur la terre et surtout dans la personne de leurs futurs maris ; mais nous craindrions d'abuser de la patience de nos lecteurs, c'est pourquoi nous voudrions nous borner à quelques rapides esquisses tirées de l'extrême diversité des inconvénients que tel ou tel défaut entraîne à sa suite. Parlons d'abord du mari *taillion* qui aspire à jouer le rôle de femme de ménage, et, pour cela, goûte les sauces, fait les confitures, ordonne les dîners, sait vous conseiller une foule de recettes savantes pour fabriquer des liqueurs, des conserves, etc. C'est lui qui va au marché, un grand panier suspendu à son bras, marchander, disputer avec les jardinières, les revendeuses ; c'est lui qui achète les robes de sa femme, commande ses chapeaux, veut qu'elle s'habille comme il l'entend et la réduit enfin à n'être qu'un zéro, qu'une machine n'ayant son libre arbitre sur rien de ce qui serait cependant de sa compétence. Le mari *farceur*, qui ne prend rien au sérieux, qui badine sur tout et de tout ; qui, lorsque sa femme veut lui parler de choses inquiétantes ou même graves, lui répond

par des plaisanteries hors de saison. Ce mari drôlatique se croit toujours obligé, en compagnie, d'être le boute-en-train, le comédien de la société ; il rit très haut, impose ses bons mots, fait du bruit comme quatre et en général, pour exciter sa verve, choisit une victime à harceler. C'est assez amusant parfois pour ceux qui n'ont pas à supporter ses lardons, mais combien il fait souffrir son jouet du moment ! et quand il ne trouve personne qui soit suffisamment pacifique pour endurer ses moqueries, c'est sa femme alors qu'il place sur la sellette ; il la tourne en ridicule, met au jour ses petites faiblesses, la livre aux risées de ceux qui l'écoutent, et la pauvre créature, qui ne sait si elle doit rire ou pleurer, se promet de ne plus se montrer de longtemps en société avec son mari, puisqu'il ménage si peu sa dignité et oublie qu'il doit le premier la respecter s'il veut que chacun fasse de même. Il y a aussi le mari *grognon*, mais chez lui seulement, car dans le monde il prodigue toute l'amabilité qu'il économise à la maison, et tous ceux qui ne le connaissent pas autrement ne peuvent assez féliciter madame d'avoir un époux si charmant ! tandis que, sachant dans quelle humeur sombre et irritable elle a sans cesse l'habitude de le voir, alors qu'il n'y a personne devant qui il doive s'observer, elle ne peut guère s'associer aux éloges qu'on lui accorde. Et le mari *jalous* ! voilà encore encore une variété qui n'est point rare malheureusement. Celui-là poursuit sa femme d'investigations soupçonneuses sur les moindres démarches ; tout lui devient suspect ; qu'elle sorte ou reste chez elle, qu'elle mette une robe noire ou une bleue, il y verra matière à craindre de fâcheux projets. Il ouvre toute les lettres, s'intrigue d'un mot, même d'un insignifiant papier griffonné et veut qu'on lui explique ce que c'est, d'où il provient. S'il accompagne sa femme dans le monde, au bal par exemple, on le voit derrière quelque rideau ou dans quelque encoignure, l'air sombre, la figure renversée selon qu'il croit voir des choses parfaitement invisibles à des yeux moins prévenus. Cet homme-là finit par rendre stupide sa compagne, qui ne sait plus ce qu'elle doit faire ou éviter pour ramener le calme dans l'âme bouleversée de son soupçonneux mari ; elle n'y réussira que lorsqu'il ne lui restera ni beauté, ni jeunesse. Eh, bien, tous ces messieurs avaient promis le *paradis* à leurs fiancées, et insensiblement c'est un petit *enfer* qu'ils mettent à leur disposition. Mais pourtant toute règle a son ou ses exceptions ; il est des maris qui restent charmants ; nous en connaissons et regrettons qu'il ne soit point permis de les citer pour modèles. Après cela, nous serions en vérité tout à fait reconnaissant si quelqu'un voulait bien nous répondre en faisant la critique des dames, qui auraient par là l'occasion de réfléchir sur leurs défauts et de s'en corriger. Nous attendons, messieurs.

S.

La chambre de Béranger.

Pendant longtemps, Béranger ne put trouver quelqu'un assez hardi pour éditer ses chansons. La France entière les connaissait et les répétait ; mais on n'osait

les imprimer. Enfin, un homme de cœur, affrontant le danger, devint l'éditeur des œuvres du poète national. Le chansonnier fit la fortune de l'éditeur, et l'éditeur aida si bien le chansonnier et se conduisit envers lui avec une telle générosité, que ce dernier, en mourant, l'institua le premier légataire universel de sa petite fortune.

L'éditeur ferma les yeux au poète le 16 juillet 1837, et en ressentit un chagrin profond. Non content de distribuer la petite fortune aux amis de Béranger, sans en vouloir retenir une obole, il fit les frais de son enterrement ; et, pour que la modeste chambre où s'était éteint son héros ne fut pas profanée, il l'acheta (quoiqu'elle lui appartint en propre comme tout le reste de la succession). Avec cet argent, il fit une fondation pieuse et utile dans le joli village des environs de Paris où il élit domicile pendant l'été.

Quant à la chambre elle-même, il l'a transportée avec une scrupuleuse exactitude dans sa propre maison, charmant ermitage dont nous venons de parler. Après avoir fait disposer un local identiquement pareil à celui que Béranger avait habité pendant les dernières années de sa vie, rue Vendôme, aujourd'hui rue Béranger, après avoir poussé la sollicitude jusqu'à donner à cette chambre les dimensions de celle du poète, le même papier, les mêmes tentures, les mêmes serrures et les mêmes clefs, il a fait apporter là tous les meubles, tous les papiers, tous les objets, en un mot, qui se trouvaient au domicile de l'illustre chansonnier au moment de sa mort. Tout fut installé, disposé scrupuleusement comme cela était à l'instant fatal.

Lorsque l'on est admis à visiter la chambre du poète, il semble qu'on va le trouver dans le fauteuil où il a rendu le dernier soupir, et qui, placé devant un petit guéridon de bois de noyer couvert de brochures, tourne le dos à la porte d'entrée. Hélas ! on lit sur le dossier cette inscription d'une simplicité si triste :

Dans ce fauteuil, Béranger est mort le 16 Juillet 1837, à 4 heures 35 minutes du soir.

Nous ne décrirons pas tous les meubles, modestes comme celui auquel ils appartenaient, qui garnissent cette chambre : le lit à un seul matelas, avec le couvre-pied de tricot ; le bureau en noyer, avec l'écritoire de dix centimes ; la plume qui a servi à écrire de si beaux vers ; la cheminée garnie d'une petite pendule Empire, représentant l'*Amour poussant le monde* ; cheminée de bois peint sur laquelle on voit encore le mouchoir, la bourse, la tabatière en platine du chansonnier ; trois paires de ciseaux dont se servait Béranger pour se faire la barbe ; ce qui explique pourquoi il était toujours si mal rasé ; enfin le vieux canapé et les deux chaises plus vieilles encore, qui composaient tout son mobilier meublant. Ce qui intéresse plus vivement que ces pauvres bahuts, dont le poète n'a jamais voulu se séparer pour en acheter d'autres, ce sont les portraits, les gravures, les brochures, les uns appendus aux murs, les autres répandus sur le canapé, le guéridon, le bureau et la cheminée. Il ne faut pas chercher dans cette naïve collection des tableaux de maîtres, mais simplement des portraits lithographiés d'amis, tels que Lamartine, Laménais, etc.

Parmi les brochures que Béranger avait sous la main

aux derniers moments de son existence, se trouve une comédie intitulée : *la princesse Danubia*, « comédie en marionnettes, » dit le titre, envoyée par M. Marc Monnier¹, avec mille souhaits pour l'année qui commence. Hélas ! le poète ne devait pas la voir finir !... Le propriétaire de ce petit temple du souvenir a pris ses dispositions pour qu'après sa mort il soit offert à la ville de Paris, dont Béranger est l'un des enfants.

— Si la ville de Paris refusait les souvenirs d'un homme qui a illustré sa patrie, tout ce que renferme la chambre de Béranger devrait être brûlé.

(Grand Journal).

Avons-nous le beau ?... Avons-nous le printemps ?... Voilà le mot de tout le monde, et la question que nous adressions l'autre jour à un membre distingué de la Société des sciences naturelles, à l'occasion du retour du froid que nous avons eu. « Allons donc, me répondit-il, en êtes-vous encore à soupirer après le printemps ? C'est une saison qui n'est plus de mode et qui n'existe plus que dans l'imagination des poètes et leurs idylles ; du reste, *beau printemps, mauvaise année* ; on en est revenu de tout ça. »

Eh bien, puisqu'on en est revenu, nous prions les éditeurs de l'almanach de Berne et Vevey de désigner à l'avenir les saisons comme suit : *L'imagination des poètes, l'Été, l'Automne, l'Hiver*.

Mais quoiqu'en dise M^{***}, on soupirera toujours après le printemps, on le verra toujours revenir avec bonheur. Que font ces centaines de Lausannois qui, profitant du soleil d'avril, s'échappent le dimanche dans les sentiers de nos campagnes, pour fouler l'herbe jeune et tendre, cueillir au bord des tertres la violette ou la primevère, montrer avec joie les premiers boutons qui s'ouvrent, écouter les oiseaux qui nous reviennent et respirer un air pur et déjà parfumé à l'essor de la végétation ? hélas, ils cherchent tous le printemps. — Que de gens dupes de leur imagination !...

La mère d'une riche héritière prenait des renseignements sur un jeune et sémillant gentilhomme :

— Est-il d'une ancienne famille ?

— Oh ! madame, il descend de Nemrod le chasseur, et l'un de ses ancêtres fut chargé de parler anglais à la tour de Babel.

— Et y a-t-il eu des illustrations parmi ses proches ?

— Dans sa famille, madame, on se chauffe tout l'hiver avec des bâtons de maréchal.

(Nain jaune).

Un bon père de famille du Gros de Vaud mettait son fils en garde contre la manie de faire des procès.

« Deux avocats, vois-tu, c'est comme les deux lames » d'une paire de ciseaux : elles croisent leurs tranchants impunément, et ce n'est jamais que ce qui est entre deux qui est mordu !

¹ M. Monnier donne actuellement à Lausanne un cours sur *la vie privée des Romains*, qui attire de nombreux auditeurs et qui est suivi avec le plus vif intérêt.